

Entretien

L'Inde démocratique, derrière les clichés

LE MONDE 2 | 15.05.09 | 17h39 • Mis à jour le 15.05.09 | 17h39

Un visage d'étudiant, parlant à toute allure, Aravind Adiga, 34 ans, se présente comme un fils de la " *classe aisée* " qui a rompu un tabou indien : aller à la rencontre des intouchables et des basses castes. Après des études de journalisme à New York, il s'est lancé dans le reportage et a publié plusieurs articles remarqués dans le magazine *Time*. Il s'est alors consacré à l'écriture de son premier roman, *Le Tigre blanc* (Buchet-Chastel, 2008), pour lequel il a décroché le Booker Prize 2008 équivalent britannique du prix Goncourt. Aujourd'hui, vendu à 150 000 exemplaires en Inde, autant en Grande-Bretagne, le livre fait scandale. Sa description bouffonne et sombre d'un pays corrompu a suscité quelques fortes critiques dans la presse indienne.

Aravind Adiga fait dire à son héros, Balram, paysan pauvre devenu jeune patron d'une entreprise de taxis, à la fois cynique, inculte et mégalomane : " *"C'est toujours la même chose, me dit mon père ce soir-là, j'ai connu douze élections, cinq générales, deux régionales et deux locales. Chaque fois, on a voté à ma place."* " A l'heure des élections générales en Inde, rencontre à Londres.

L'Inde vote, beaucoup d'Occidentaux célèbrent " la plus grande démocratie du monde ", tandis que vous publiez un roman féroce sur la société indienne, la corruption des partis, les votes achetés, la misère massive, une bureaucratie effrayante...

Dans *Le Tigre blanc*, j'ai cherché à renverser les clichés sur l'Inde. Ce ne sont pas des clichés uniquement pour vous les Européens, ce sont des clichés pour les gens de la classe moyenne indienne, comme moi. Quand on grandit à Mangalore d'un père docteur, l'Inde des pauvres demeure un pays totalement étranger. Nous n'en savons pas plus que vous. Nous en savons encore moins peut-être, car nous sommes formés dès le plus jeune âge à ne pas voir l'autre Inde. C'est notre fameux système des castes. Nous sommes 300 millions d'Indiens de la middle-class, enrichis pendant le boom économique des années 1990, qui ignorons 600 millions de pauvres.

J'ai découvert la réalité en reportage, quand je suis retourné en Inde après avoir fait des études aux Etats-Unis, comme beaucoup d'Indiens aisés. J'ai été reporter pour le magazine *Time* de 2003 à 2006. J'ai sillonné le pays, j'ai été choqué. L'Etat de l'Uttar Pradesh se révèle pire que le Soudan, un des pays les plus pauvres au monde, dès qu'on enquête sur le taux de natalité et de mortalité. Les femmes qui accouchent en hôpital ont plus de chance de perdre la vie en Inde du Nord qu'en Afrique de l'Est. Je suis allé dans les bidonvilles de Calcutta, j'ai enquêté sur les conditions de travail des rickshaws, les conducteurs de cyclo-pousse, je connais des régions où 15 % de la population ne sait toujours pas lire, j'ai visité des hôpitaux où la qualité des soins est effroyable. Mon héros appelle cette Inde-là les " *Ténèbres* ". Alors oui, j'ai imaginé ce roman pour casser les clichés de l'Inde démocratique, du " *grand pays émergent en pleine expansion* " dépeint dans les médias occidentaux, et d'autres contre-vérités encore.

Lesquelles ?

D'abord le cliché de l'Inde spirituelle, polythéiste, tolérante, l'Inde magique des grandes processions, des fidèles respectueux de tout ce qui vit, des animaux, des faibles... En réalité, depuis des années, les fondamentalistes religieux, hindous, musulmans, sikhs, s'affrontent durement à travers le pays. On compte déjà des centaines de morts, et il y en aura d'autres. La religion, n'oublions pas, justifie le système de castes, le fatalisme social, la pauvreté.

Ensuite, je m'attaque au cliché de la famille indienne, protectrice, généreuse, bienheureuse, que montre Bollywood. En fait, les mariages sont arrangés et forcés, les dots âprement discutées, les enfants doivent la pleine obéissance à leurs parents, la famille reste le pilier du conservatisme, paralyse l'énergie des jeunes générations, écrase les femmes.

Enfin, le cliché du socialisme indien compétent, charitable, inspiré par Gandhi et Nehru. En soixante ans de démocratie, après cinquante ans de domination du Parti du Congrès [centre gauche], nous n'avons pas éradiqué la pauvreté, nous avons mis en place une bureaucratie abominable et des Etats gangrenés par la corruption. Beaucoup d'études montrent que nous sommes le pays le plus corrompu du monde. Je veux m'attaquer au cliché qui affirme : " *L'Inde s'en sortira, puisque c'est une démocratie.* " Quand Amartya Sen, Prix Nobel d'économie, explique que l'Inde a échappé à la famine grâce à la démocratie, à la liberté de presse, aux campagnes d'information, il oublie de dire combien l'Inde démocratique reste misérable, même si on n'y meurt plus de faim.

Votre héros affirme : " *En résumé, il y avait autrefois mille castes et destins en Inde. De nos jours, il ne reste que deux castes : les Gros Ventres et les Ventres Creux* ". **Plus loin, son maître lui crie, alors qu'il promène les chiens :** " *Ces chiens valent beaucoup plus cher que toi !* " **C'est la réalité ?**

C'est la réalité pour 600 millions d'Indiens. Avec la corruption, rien ne revient jamais aux pauvres. La corruption détruit la démocratie. Quand on est de la classe moyenne, c'est une nuisance mais, pour les pauvres, elle est abominable. Elle les empêche de s'en sortir, elle les ramène toujours vers la misère et la dépendance, elle les fait rester des Ventres Creux qui dépendent des Gros Ventres.

Je montre dans *Le Tigre blanc* comment, dans les villages comme à Delhi, la police marche au pot-de-vin, méprise les pauvres. Dans les campagnes, les propriétaires achètent les votes de paysans, les élections sont sous contrôle des bureaucrates du parti du " *Grand socialiste* ". Beaucoup d'Indiens détestent ce que je montre dans le roman, une Inde menée par les riches et les bourgeois, qui distribuent des miettes aux pauvres. La liberté d'expression, la liberté politique existent seulement pour les classes aisées. Les 300 millions de gens très pauvres sont tout simplement exclus du système démocratique. Les 300 millions de gens qui survivent et triment n'en profitent pas. C'est une démocratie très limitée.

Bien sûr, tout le monde a le droit de vote. Mais les politiciens sudoient les électeurs. L'Inde riche va dépenser plus d'argent pendant ces élections 2009 pour corrompre les votants que la Chine n'en a dépensé pour les Jeux olympiques ! Comment qualifier de démocratie un pays qui trahit constamment ses pauvres ? Les Indiens de la middle-class comme moi ne sommes pas méchants, nous ne souhaitons pas nous comporter comme des oppresseurs, mais nous maintenons un véritable Etat colonial à l'intérieur de notre propre pays. Et je ne vois venir aucun signe de changement.

Pour votre héros, devenir entrepreneur à Bangalore semble le seul moyen d'échapper à la pauvreté et aux " Ténèbres ". Il veut tellement réussir qu'il tue...

Balram, mon héros et narrateur, est corrompu et cynique. Ses points de vue tranchés ne sont pas les miens ! (*pires*). Je voulais que le lecteur ressente à quoi ressemble la vie d'un fils de paysan devenu chauffeur, qui lave les pieds de son maître sans arriver à se débarrasser de leur odeur âcre, et qui veut devenir riche. Balram a les mêmes ambitions que les jeunes arrivistes de la classe moyenne, la rage et la violence en plus. Il veut devenir entrepreneur, il se dit " *libéral* ", c'est-à-dire qu'il veut échapper aux ordres de sa famille, au mariage forcé, il veut la liberté sexuelle, la liberté d'entreprendre. Il rêve de s'arracher à sa condition, par tous les moyens, même le crime.

J'essaie de décrire cet instinct de liberté, cette énergie de la misère. En même temps, Balram n'a reçu aucune éducation, il est mégalomane, vulgaire, angoissé. En le suivant pas à pas, on découvre qu'en Inde un homme pieds nus ne saurait entrer dans une galerie marchande, qu'un pauvre ne sachant pas remplir un formulaire ne peut se faire soigner à l'hôpital, qu'il est toujours traité en criminel par la police, les gardiens... Depuis une décennie, le message est martelé à la télévision, dans les journaux, partout : " *Vous pouvez devenir riche* ", " *Enrichissez-vous !* " Balram les croit, comme tous les pauvres, sauf qu'il refuse le fatalisme d'un système de castes qui veut que les gens comme lui doivent rester misérables.

Les médias européens parlent régulièrement du décollage économique de l'Inde, d'une nouvelle génération d'entrepreneurs... Exagèrent-ils ? Ne voient-ils que la classe moyenne ?

C'est la vision Bollywood. Seule la classe moyenne indienne devient riche et entreprend. Mon héros est possédé par une vision déformée et grotesque des rêves de cette classe aisée. Il comprend qu'il ne pourra réussir, lui le pauvre, qu'en devenant un salaud. En Inde, l'énergie d'entreprendre a été libérée dans les

années 1990 avec le développement vertigineux d'Internet, des services électroniques, des délocalisations venues d'Occident. Cela fut très positif, car le capitalisme indien avait besoin d'activités nouvelles, de rentrer dans la modernité. Avec l'ouverture du marché mondial, la popularisation des nouvelles technologies, beaucoup d'Indiens entrepreneurs ont vu là l'occasion de devenir riches sans passer par les filières traditionnelles. Ils pouvaient réussir sans rester sous la coupe des vieilles familles industrielles ou commerçantes. Ils se sont lancés, beaucoup ont réussi, de nouveaux riches sont apparus.

La vieille société indienne patriarcale et familiale en a été ébranlée, une jeune classe d'entrepreneurs à succès est apparue, mais aussi des artistes, des créateurs, des innovateurs. Et c'est tant mieux ! Dans le même temps, ces réussites fracassantes ne changent rien pour ceux des classes pauvres. Eux n'ont aucune chance d'y arriver. Ils n'ont accès ni à l'éducation, ni à la santé, ni aux réseaux de financement, ni à l'international. Ils doivent se contenter de regarder les feuillets à l'eau de rose de la télévision.

Vous avez rencontré des Balram pendant vos enquêtes ?

C'est un personnage fictif, composite, encore très rare. Je l'ai voulu drôle, délirant, acharné. Sa rage insupporte les lecteurs indiens de la classe moyenne, car ils comprennent qu'il leur ressemble. Cela les énerve qu'un pauvre veuille gagner sur le même terrain qu'eux. Ils le méprisent. Il ne fait pas partie de leur monde. Ici encore, les castes pèsent de tout leur poids, étouffant. Si la société indienne n'arrive pas à donner sa chance à un Balram, il reviendra. Mais cette fois, il ne sera pas entrepreneur à Bangalore, il sera criminel, chef de gang, ou encore il rejoindra les mollahs, les fondamentalistes hindous, les communistes – très présents aujourd'hui. Nous devons le tirer vers le haut, avant que quelqu'un ne le tire vers le bas.

Tout reste à faire en Inde. Les élections de cette année se jouent sur des programmes concrets, pas sur l'idéologie ou la lutte contre le terrorisme. Les Indiens attendent qu'on leur parle éducation, construction d'écoles, aide aux petites entreprises, tracé de nouvelles routes, campagnes désenclavées, alphabétisation, mise en place d'un Etat efficace, tout cela le plus vite possible. Je n'ai pas été étonné par le succès du Parti du Congrès aux élections de 2004. Ils ont vaincu les hindouistes et les libéraux avec un programme social, parfois en s'appuyant sur les communistes. Pourquoi ? La classe moyenne, les entrepreneurs, les nouveaux riches qui ont régné sur l'actualité ces dernières années s'intéressaient d'abord au nombre de médailles remportées aux JO, à notre puissance militaire, aux voitures de luxe, toutes choses particulièrement futiles à mon sens dans un pays où les deux tiers de la population vivent encore dans la grande pauvreté.

Les réactions à votre livre rappellent celles observées à la sortie du film *Slumdog Millionaire*, de Danny Boyle, au début de 2009. Beaucoup de critiques lui reprochaient d'exagérer la misère indienne...

Slumdog se passe dans les *slums*, les taudis, en extérieur. Si vous ne voulez pas les voir, vous pouvez toujours fermer la fenêtre et regarder les films de Bollywood à la télévision. Une bonne partie de mon roman, au contraire, se passe à l'intérieur, dans les maisons où mon héros est serviteur. Si la plupart des bourgeois indiens ne connaissent rien des *slums*, dans lesquels ils voient une réalité exotique qui pourrait aussi bien se passer à Tombouctou, ils voient tous les jours leurs serviteurs. Cela les déstabilise de penser que leur chauffeur, leur jardinier, vient des bidonvilles et des villages corrompus et misérables que je décris dans mon roman. Ils n'aiment pas entendre que leurs domestiques ne supportent pas leur vie, que l'un déteste laver les chiens, ou l'autre attendre des heures dévoré par les moustiques dans la voiture de son maître.

Slumdog a connu un succès considérable en Inde, mais il reste très controversé. Le film dérange les Indiens car, d'habitude, on ne voit jamais la misère, la crasse, dans notre cinéma. Nos films dépeignent la vie des riches, au milieu d'un peuple idéalisé. Beaucoup sont tournés en Suisse ou en Amérique. *Slumdog Millionaire* est très choquant pour un Indien. J'ai beaucoup apprécié qu'il montre les *slums* de façon réaliste. Mais je préfère le film de Mira Nair sur les enfants des rues, *Salaam Bombay !* (1988), bien plus réaliste encore, dont la fin n'est pas absurde comme celle de *Slumdog*. En Inde, tout le monde sait bien qu'un gosse des bidonvilles ne passerait jamais à l'antenne d'un jeu télévisé. C'est tout simplement impossible. D'abord, il ne parlerait pas anglais, ou si mal. Ensuite, il serait bien trop mal habillé. Le film est un conte de fées. Il nous montre des bidonvilles en laissant croire que tout pourrait aller mieux, qu'avec un peu d'astuce un gamin misérable pourrait devenir millionnaire. Mais ce n'est pas vrai.

Nous pourrions faire la même critique à votre livre. Est-ce qu'un fils de petit paysan peut devenir entrepreneur à Bangalore ?

Dans le roman, Balram ne devient pas un grand entrepreneur high-tech, mais le patron d'une compagnie de taxis. Il a commencé comme chauffeur, puis chauffeur de maître, il finit à la tête d'une petite société de transports, suite à ses malversations. Cela me semble crédible, même si ce genre d'histoire reste très rare, en effet. Voilà pourquoi je lui prête une telle rage, et cette violence verbale. Il s'exprime avec un humour très indien, très blagueur, comme nous l'aimons. Je ne suis pas condescendant avec lui. Il n'est pas un " bon pauvre " face à un méchant maître. Je ne le présente pas comme quelqu'un de faible, d'innocent.

Aujourd'hui en Inde, les pauvres commencent à prendre le contrôle de leurs vies, à se réaliser individuellement, comme mon personnage. La langue choquante qu'il utilise restitue en anglais la force humoristique de la langue hindi – enfin je l'espère. Trop souvent, les pauvres des romans ou du cinéma indiens parlent une langue très simple, jamais vulgaire. Ce n'est pas comme ça qu'ils parlent en hindi, qui est une langue pleine d'énergie et de rage.

Vous vivez à Bombay. Comment voyez-vous l'avenir proche en Inde en cette période électorale ?

Nous allons voir comment l'Inde et la Chine vont évoluer. La Chine domine l'Inde sur bien des points. En matière de réduction de la pauvreté, elle a pris vingt-cinq ans d'avance. Elle semble décidée à se battre contre la pollution industrielle. Mais sans liberté d'expression, elle n'a pas d'avenir. La Chine pourrait évoluer vers un système fasciste, au sens italien du terme. Ni communiste ni capitaliste libéral. Un régime autoritaire, centralisé, répressif, disposant d'un soutien populaire. Ou encore vers un système proche de l'Allemagne du XIX^e siècle : un pays capitaliste, pleinement industrialisé, centralisé, ni véritable démocratie, ni dictature, avec un parlement assujéti à un kaiser puissant, au parti très implanté. La Chine restera alors, peut-être, stable. Cela dit, sans liberté d'expression, elle risque de s'effondrer tout de même. Un jour, nous assisterons à des événements très graves en Chine, que ce soit des révoltes violentes, ou des phénomènes criminels tenus secrets, ou je ne sais quoi.

L'Inde résistera grâce à la liberté d'expression, la liberté de la presse, les élections, parce que nous pourrions réagir aux événements avant qu'ils ne se transforment en tragédies. L'Inde traverse une période de grande mutation. Le boom économique actuel transforme le pays, il va s'enrichir, développer de nouvelles industries, les villes vont se moderniser, les campagnes sortir du tiers-monde. Le véritable risque est que l'Inde connaisse une prospérité semblable à celle de l'Amérique latine, de pays comme le Venezuela par exemple, avec d'énormes différences entre les classes, une criminalité galopante, une prospérité confisquée. Elle ne deviendrait alors jamais le grand pays démocratique, prospère, avec un ascenseur social, la " *world first nation* ", la première nation du monde, que j'espère. Nous en avons le potentiel.

Hélas, au vu des circonstances actuelles, je crains notre échec. La population indienne continue à croître de façon effrénée, les prix des denrées alimentaires de base ne cessent de grimper, la pression sur les pauvres s'accroît chaque jour, des ressources fondamentales comme l'eau commencent à manquer, la pollution devient grave. Nous ne pouvons pas laisser ces problèmes perdurer indéfiniment.

Plusieurs fois, votre héros prédit que les " Browns " et les " Yellows ", les entrepreneurs indiens et chinois, vont bousculer les " White ", dont le règne s'achève. Beaucoup d'Indiens pensent-ils comme lui ?

Certainement. Balram l'analyse brutalement, comme un processus darwinien, une nouvelle étape de la lutte mondiale pour la survie. Il pense que les Indiens et les Chinois ont libéré une force de travail gigantesque, et que celle-ci va bouleverser l'ordre mondial. Il faut comprendre que la survie est très, très dure en Inde, pour les pauvres. Cette lutte permanente libère une énergie de tous les instants. Le citoyen de la classe moyenne que je suis est à la fois choqué par les conditions de vie faites aux pauvres et envieux de leur énergie.

Si mon héros est une victime, nous sommes aussi ses victimes. Il arrive, il réussit, il a l'impression que rien ne peut l'arrêter, ni la morale, ni ses anciens patrons, ni les politiciens corrompus, ni les Occidentaux, les " Blancs ", qu'il assimile à une lignée dégénérante. En fait, il fait sienne l'arrogance des capitalistes indiens, qui rêvent de devenir maîtres du monde. Ce sentiment existe autant en Inde qu'en Chine, et il

gagne les classes pauvres, qui elles aussi veulent prendre leur revanche. C'est très dur à entendre, pour un lecteur indien aisé comme pour vous, car lui, Balram, le paysan de basse caste, ne fait aucune différence entre les riches et lui. Il s'identifie à eux. Il faut l'écouter, car s'il ne participe pas à l'essor général, nous verrons alors l'émergence d'une criminalité et des troubles sociaux sans précédent. Mon livre est comme un avertissement de ce qui pourrait arriver.

Vous dites avoir été inspiré par la littérature française, le réalisme romanesque du XIX^e siècle. Vous pensez à qui ?

J'apprécie beaucoup les grands réalistes français, Balzac, Hugo, Maupassant, Zola, Flaubert. Ces auteurs sont très pertinents pour lire l'Inde d'aujourd'hui. J'aime la façon dont Maupassant écrit sur les campagnes normandes. Il dépeint les vices et l'avarice des paysans. Il est fascinant, j'aime sa noirceur. Tolstoï a attaqué Maupassant dans un essai fameux, lui reprochant de ne décrire que des pauvres méchants et combinards. C'est pourtant un des aspects de la brutalité de la vie. En Inde, on voit des gens qui meurent de faim, et leurs voisins ne les aident pas mais les exploitent. Beaucoup d'hommes se suicident. Maupassant relate tout cela, c'est un très grand écrivain.

J'aime aussi Balzac, qui décrit très bien le pouvoir de l'argent, l'ambition des jeunes provinciaux montés à Paris, la cruauté avec laquelle les filles du père Goriot l'abandonnent. Tout cela me semble très indien d'aujourd'hui, j'ai l'impression que le Paris de Balzac comme le Londres de Dickens, ressemblent au Bombay d'aujourd'hui...

Propos recueillis par Frédéric Joignot

Les photographes

- Depuis vingt-cinq ans, le studio Kulsum monte sa tente lors des foires ou des fêtes des villes et villages des environs de Bombay, dans les Etats du Gujarat et du Maharashtra. Aujourd'hui encore, Rashid Shaikh, son créateur, et son fils Asgar vivent de ce métier de photographe itinérant. Les photos publiées ici ont été prises dans les années 1990.
 - Le studio Kulsum propose à ses clients, le plus souvent de très modestes membres de la classe moyenne, de poser devant le décor peint de leur choix, avec ou sans accessoire, au bras parfois d'une star de Bollywood silhouettée...
 - De nombreux clients du studio Kulsum s'offrent, pour 20 roupies (un Indien en gagne en moyenne 100 par jour, soit 1,50 euro), l'image de ce qu'ils rêvent d'être, de ce à quoi ils aspirent. Rashid et Asgar Shaikh s'efforcent de les satisfaire, après un coup de peigne et une brève discussion, en une prise unique – au-delà, ça n'est pas rentable.
-

Les élections en Inde

Les Indiens votent tous les cinq ans pour élire au suffrage universel direct leurs représentants à la Lok Sabha (maison du peuple), la chambre des députés de la république de l'Inde, qui siège à New Delhi, la capitale fédérale. La nouvelle majorité qui se dégage à l'issue de ces élections générales a pour première tâche de désigner le prochain premier ministre, qui dirige le pays.

Les élections 2009, visant à désigner 543 députés, ont eu lieu en cinq phases, sur cinq semaines, du 16 avril au 13 mai, la publication des résultats ayant lieu le 16 mai. Elles appelaient aux urnes quelque 714 millions d'électeurs, pour près de 1,2 milliard d'habitants. Le taux de participation est estimé à environ 55 %. Les sondages et analyses politiques n'indiquaient aucune tendance nette entre les deux principaux candidats, l'actuel premier ministre Manmohan Singh, du Parti du Congrès, et son rival de l'opposition nationaliste hindoue du BJP, Lal Krishna Advani.

Article paru dans l'édition du 16.05.09